

**TEXTE MICHEL HENRY : « L'aporie du phénomène »**

La connexion de l'être et de l'apparaître s'établit dans le phénomène dont le concept désigne *quelque chose qui se montre* et unit donc les deux significations de la chose, de l'être d'une part, du fait de se montrer, d'apparaître de l'autre. Que le quelque chose ne « soit » que pour autant qu'il se montre, que l'être donc renvoie insurmontablement à l'apparaître, n'éluide pas la question de savoir si le « quelque chose » qui se montre en devenant « phénomène » n'est pas en soi différent de l'apparaître lui-même, voire foncièrement hétérogène à celui-ci. Ce qui légitime une telle interrogation, c'est le fait que ce qui se donne dans le phénomène, dans le phénomène mondain en tout cas et par exemple se donne précisément comme déjà là avant la « découverte » qu'en propose le phénomène – avant que l'apparaître ne l'installe dans cette condition de ce qui apparaît, de ce qui est à titre de phénomène pour nous. C'est donc une nouvelle contradiction qui se dresse devant nous. A la réduction radicale de l'être à l'apparaître<sup>1</sup> vient se substituer leur inévitable dissociation. Car l'être est bien indépendant de l'apparaître s'il « est » d'une certaine façon, et obscure que soit pour nous cette façon, *avant* de se montrer à nous dans le phénomène et par lui.

Le concept de phénomène est lui-même atteint par la contradiction et verse à tout le moins dans l'ambiguïté. Dans sa signification positive, il exprime l'étreinte primitive de l'être et de l'apparaître, ce sol inébranlable, reconnu par le premier principe et sur lequel la phénoménologie a voulu se fonder. Car enfin, aussi longtemps que quelque chose apparaît, aucune critique n'a le droit de s'exercer. On peut bien dire « ce phénomène est une illusion », mais rien n'est changé, rien n'est atteint par là dans le phénomène lui-même pour autant que son apparition ne cesse de se produire et qu'on s'en tient à celle-ci.

Soustrait à la critique, le phénomène ne l'est pas pour autant à l'analyse. Ce que cette dernière met en cause, en un premier temps, ce n'est sans doute pas la connexion apparaître/être, c'est la réduction du second au premier, l'idée qu'en fait d'être, il n'en est pas d'autre possible que celui de l'apparaître lui-même en tant que tel. A y regarder de près, en effet, le phénomène n'implique nullement cette radicalité de la réduction de l'être à l'apparaître de l'apparaître : ne semble-t-il pas présupposer, au contraire, en même temps que leur connexion et si étroite que soit celle-ci, leur distinction à titre de possibilité idéale au moins. N'est-ce pas cette distinction, inscrite en quelque sorte dans ce qu'est phénoménologiquement le phénomène qui en rend l'analyse nécessaire ?

Celle-ci sépare dans le phénomène ce qui apparaît d'un côté et, de l'autre, le fait d'apparaître. Le concept de phénomène en d'autres termes est double, ontique et phénoménologique en même temps. Du point de vue ontique, le phénomène désigne cela qui apparaît, cette table, cette proposition, ce souvenir. Mais le contenu ontique du phénomène, ce que le sens commun entend sous ce titre, n'épuise nullement son concept, lequel implique, outre ce contenu spécifique, sa phénoménalité, à savoir le fait qu'il se montre et n'est phénomène qu'à ce titre.

Jusqu'où va maintenant ce dédoublement du concept de phénomène, que devient, dans la rupture dévastatrice qu'il opère, l'unité primitive de l'apparaître et de l'être, c'est ce qu'il faut penser jusqu'au bout. Car ce n'est plus d'une simple distinction notionnelle entre le contenu du phénomène et son apparaître pur qu'il doit s'agir si le premier est inchangé. Cette permanence de l'apparaître lors même que se modifie sans cesse ce qui apparaît en lui implique une différence de nature. Dans la pensée traditionnelle qui comprend la phénoménalité comme lumière – que ce soit la lumière naturelle, celle de la raison, du monde ou finalement ce monde lui-même – la différence de l'apparaître et de ce qui apparaît revêt la forme d'une indifférence absolue, en l'occurrence l'indifférence de la lumière à tout ce qu'elle éclaire, selon le dire de Descartes dans la première règle.<sup>2</sup>

Seulement si dans le phénomène le contenu et son apparaître diffèrent au point de se tenir l'un vis-à-vis de l'autre dans une indifférence absolue, s'ils retombent chacun de son côté sans plus rien avoir de commun avec l'autre, comment leur unité peut-elle encore être préservée dans le phénomène comme ce qui le fonde ? L'aporie du phénomène ne fait toutefois que porter en pleine lumière celle qui affecte maintenant la relation de l'apparaître et de l'être sur laquelle pensait pouvoir se construire la phénoménologie. Comme le contenu, la chose, l'étant, seraient-ils susceptibles d'être portés dans l'être par l'apparaître et par son acte propre d'apparaître s'ils lui sont par principe indifférents ? Comment, en d'autres termes, l'être pourrait-il bien tenir son être de l'apparaître si en lui-même et dans sa nature, en tant contenu du phénomène, il est irréductible à la phénoménalité de celui-ci ? C'est le principe de la phénoménologie, le lien interne de l'apparaître et de l'être qui est atteint, c'est la phénoménologie tout entière qui perd ses marques et part à la dérive.

Michel Henry, « Quatre principes de la phénoménologie », 1991.

<sup>1</sup> Cf. le premier principe de la phénoménologie selon Michel Henry : « Autant d'apparaître, autant d'être ».

<sup>2</sup> « Toutes les sciences ne sont en effet rien d'autre que l'humaine sagesse, qui demeure toujours une et identique à elle-même, quelques différents que soient les objets auxquels elle s'applique, et qui ne reçoit pas d'eux plus de diversité que n'en reçoit la lumière du soleil de la variété des choses qu'elle éclaire [...]. », Descartes, *Regulae*, règle 1.